



# Petite Flamme

Vu nghi NGUYEN

Vu Nghi NGUYEN

Petite Flamme

© Vu Nghi NGUYEN, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8799-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ceux qui osent faire le premier pas,  
sans en connaître la destination.

## **Note de l'auteur**

Chère lectrice, cher lecteur,

Ce roman a été pensé comme un refuge. Un lieu à l'abri du bruit du monde.

N'essayez pas de courir. Ici, l'histoire se respire plus qu'elle ne se lit. Laissez le temps s'étirer, les silences s'installer, et les personnages vous apprivoiser. C'est le récit d'une reconstruction, de ces graines d'espoir que l'on porte tous en soi sans le savoir, et de la seconde chance que l'on s'accorde lorsque le monde extérieur nous a effacés.

Mon souhait le plus cher est que le souffle de ce village vous accompagne, longtemps après la dernière page. Qu'il vous rappelle cette vérité : il existe en chacun de nous la force de se bâtir un refuge quand le monde extérieur devient trop froid.

Avec toute ma chaleur,  
Vu nghi

# Chapitre 1 - Un phare minuscule dans la nuit

Il est 22 h 34. Le dernier bus est passé il y a dix minutes. Les feux ont glissé sur le pavé humide de la place, comme des lucioles pressées. Charlie est assise sur un banc métallique, dos au square. Le froid lui griffe le bas du dos à travers son pull à capuche trop fin. Les bras croisés, elle serre son sac contre elle comme un gilet de sauvetage. Ou plutôt, comme tout ce qu'elle avait pu sauver. Ce qui restait de lui. D'elle.

Les feuilles mortes s'accumulent aux coins des trottoirs. La ville ronronne au loin, mais ici, la sérénité règne. Pas un cri. Pas un klaxon. Autour d'elle, les lampadaires en fer forgé diffusent une lumière dorée, trahissant les moindres gestes de la nuit. Les immeubles anciens, aux balcons en dentelle de fer, semblent l'observer, muets comme des sentinelles aux volets clos.

Une affiche de parfum attire son attention. Une fille magnifique en robe noire. Les lèvres rouges et un regard perçant. Rien à voir avec elle. Elle tente de ne pas pleurer. Pas maintenant. Pas ici. Pas encore. Son ventre est vide depuis ce matin. Une madeleine volée dans une épicerie du Vieux-Marché. Elle avait laissé une pièce de 1 florin sur le comptoir, comme pour s'excuser. Comme si ça comptait.

La nuit dernière, elle n'avait pas réfléchi. Juste deux objets saisis à la hâte. Des choses auxquelles elle tenait. Puis l'évasion. L'escalier dérobé, cette porte de service que personne ne surveillait jamais, le froid mordant qui l'avait saisie dès le premier pas dehors. Le souffle court, les pas qui claquaient sur le béton. Elle ne s'était pas retournée. Tout était resté là-bas : ses affaires, et cette vie sans éclat, tracée pour elle. Et dans sa tête, une seule pensée, lancinante : partir.

Le bâtiment gris s'était effacé derrière elle, avalé par les rues. Des rires et des cris d'enfants dans les chambres résonnaient encore, indifférents. Rien n'avait changé, comme si elle n'avait jamais été là, malgré les années qui s'étaient succédé.

Maintenant, plus rien. Aucun lien, aucun écho. Juste la solitude, pleine, immobile. Elle repense aux paroles qui l'ont poussée à fuir, à la voix qui avait renoncé, celle de la directrice du foyer.

— Tu as eu ta chance, Charlie. Il n'y en aura pas d'autre.

Encore une accusation pour une faute qu'elle n'avait pas commise. Puis la voix lointaine de l'un des adultes du foyer, au téléphone.

— Ils sont déjà là. Ils la transfèrent ce soir.

Alors elle est partie. Pour de bon. Elle a toujours tout fait pour ne pas causer de problème. Dire que ce matin encore, tout semblait supportable. Elle baisse les yeux. Son carnet est posé sur ses genoux. Elle l'ouvre à la première page. À l'encre bleue, une écriture d'adulte, ronde et rassurante :

*« N'arrête jamais d'écrire. Il y a des histoires qui peuvent nous sauver. »*

La voix de son père revint. Le poids de sa main sur son épaule, le jour où il lui avait offert ce carnet. Un jour d'un autre temps. Avant que la seule histoire qui comptait pour elle ne se brise. Ce soir, ces mots résonnent différemment. D'un geste lent, elle referme le carnet et le range dans son sac. Sur le banc d'en face, un homme d'une cinquantaine d'années fixe le vide. Veste en cuir élimée, canette à la main, il semble ailleurs, absorbé par des pensées qu'elle ne partage pas. Il ne la voit même pas. Elle ne semble pas être la seule à vivre un moment difficile ce soir, se dit-elle.

Charlie se lève. Mécaniquement. Marcher, c'est tout ce qu'il lui reste. Rester ici, c'est s'exposer. C'est comme tendre la joue à l'angoisse. S'accrochant aux bretelles de son sac à dos, elle baisse la tête et met un pied devant l'autre. Les pavés résonnent faiblement sous ses chaussures noires aux lacets blancs usés. La nuit est glaciale, mais marcher réchauffe un peu. Quelques passants croisent sa route, indifférents. Quelques chiens aboient derrière des grillages. La ville dort à moitié. Il faut chercher un endroit. Un coin discret. Un escalier, un recoin à l'abri du vent. N'importe quoi. N'importe où. Pourvu qu'il y ait un peu d'ombre, un peu de quiétude.

À quelques rues de là, un habitant rentrant chez lui va lui offrir une ouverture inespérée. Tandis que la lourde porte de l'immeuble se referme progressivement, elle se faufile derrière, discrète, tête baissée. Personne ne dit rien. À quatorze ans, avec sa silhouette frêle, on la remarque à peine.

Une fois seule dans le hall, elle hésite. Le silence est si complet qu'elle entend les battements de son propre cœur. C'est alors, comme si son angoisse l'avait invoquée, qu'un bruit de pas résonna.

Un gardien, la cinquantaine, sort de l'ombre avec son balai. Il n'a pas l'air surpris. Juste fatigué. Il s'approche d'un pas mesuré, comme s'il avait déjà vécu cette scène cent fois. Il l'observe quelques instants, évaluant la situation d'un coup d'œil exercé.

— T'es perdue, petite ?

Charlie ne répond pas, et cette absence de mots est une réponse en soi. De peur, elle serre les poings cachés dans ses poches. Le gardien l'observe un moment, puis reprend son travail d'un geste machinal.

— Tu sais, finit-il par dire, j'ai vu défiler bien des âmes perdues ici. Elles arrivent toutes avec le même regard que le tien.

Il s'arrête, appuyé sur son balai.

— Vingt ans que je travaille ici. Vingt ans à observer les gens passer... ou rester trop longtemps.

Il pousse la porte d'une petite pièce, la laissant entrouverte.

— Cette ville a une façon particulière de retenir ceux qui n'ont nulle part où aller. Elle les nourrit d'espairs flous jusqu'à ce qu'ils oublient qu'ils cherchaient une sortie.

Charlie hésite sur le seuil.

— Je ne sais pas où aller, murmure-t-elle.

— Peu de gens le savent vraiment. Mais rester ici ne t'aidera pas à le découvrir.

Il s'éloigne, puis se retourne une dernière fois :

— Il existe des endroits où l'on peut encore tout recommencer. Cherche-les.

Charlie ne répond pas, mais ses épaules s'affaissent légèrement, comme soulagée. Elle reste un instant immobile, les yeux rivés sur l'ombre découpée de l'entrebâillement. Une étrange gratitude la traversa. Elle avance ensuite, presque malgré elle, sachant qu'elle n'avait pas d'autres options. Elle referme alors la porte, comme pour s'abriter du reste du monde.

La pièce est petite, propre. Une chaise, une couverture pliée, un vieux radiateur soufflant. La seule source de lumière étant la lueur de la ville qui traverse la petite fenêtre rectangulaire en haut du mur. La chaleur se diffuse doucement. Elle pose son sac sur la chaise, s'assied à même le sol, le dos contre le mur, retire ses chaussures, déplie la couverture et la pose sur elle.

Le corps a froid. Le cœur est lourd. Les larmes finissent par venir, sans bruit. Longtemps retenues, elles coulent lentement le long de ses joues. Pas de sanglot. Juste un trop-plein. Dans le carnet maintenant posé sur ses genoux, elle ouvre une nouvelle page. Avec la même encre bleue, elle écrit méticuleusement, comme pour s'en souvenir à jamais :

« *Là où tout peut recommencer.* »

Ses doigts tremblent un peu. Demain, peut-être, elle écrira la suite. Un nouveau départ. Elle referme le carnet, pose la tête contre le mur froid, et ferme les yeux. Dehors, la ville continue de ronronner, lointaine. Elle s'endort. Pour quelques heures. Dans ce phare minuscule, perdu dans la nuit.

## Chapitre 2 - Le matin du départ

Des voix lointaines glissent dans le couloir, balayées par le claquement sec d'une porte. Charlie ouvre les yeux. Il fait encore sombre, mais un filet de lumière s'invite dans la pièce. La chaleur du radiateur s'est tue depuis longtemps. Son dos est raide, sa nuque douloureuse, ses mollets engourdis.

Un voile se lève dans son esprit, laissant apparaître peu à peu l'endroit qui l'a recueillie. Ce n'est qu'en voyant la chaise, la couverture, le carnet à côté d'elle qu'elle se rappelle : la fuite, le gardien, l'immeuble, la nuit. Elle se lève doucement, remet ses chaussures, enfile son sac sur l'épaule. L'absence de bruit la rassure. L'impression d'avoir flotté entre deux mondes. Le rêve d'un foyer. D'un jour où elle aurait pu rester. Mais non. Ce matin, elle est son seul abri.

Avant de quitter le petit refuge, elle s'arrête. Cherche une feuille dans son carnet, la déchire, et écrit d'une main rapide mais appliquée. Puis elle dépose le mot sur la chaise : « Merci pour le silence, pour la chaleur, et pour vos paroles. Je vais chercher cet endroit dont vous avez parlé. Charlie. » Elle ajuste la feuille pour qu'elle ne s'envole pas, puis se redresse.

Lorsqu'elle ouvre discrètement la porte, elle découvre un sac en papier posé sur le seuil. À l'intérieur : un sandwich soigneusement emballé, une bouteille d'eau, et une pomme. Collé dessus, une note :

« Pour toi, petite flamme. Bonne route. »

Une chaleur vive lui traverse la poitrine. Ces mots. Comment pouvait-il les connaître ? Ce surnom, enfoui, offert jadis par une seule voix. Elle chasse la pensée, mais le vertige reste. Elle se redresse, le sac en papier dans les mains, et sort.

Le hall de l'immeuble est encore désert, baigné d'une pénombre grise. Au moment où elle passe devant le grand miroir majestueux de l'entrée, un rayon de soleil s'infiltré par une fenêtre et vient frapper son reflet. Pendant une seconde, elle vit sa chevelure s'illuminer, passant de l'ombre à une couleur de cuivre et de feu. Ses doigts montent, presque d'eux-mêmes, pour toucher une mèche.

— Petite flamme ? demande-t-elle à la fille dans le miroir.

Celle-ci lui renvoie une expression fragile, comme un éclat qui hésite à naître. Et quelque part, en elle, ça réchauffe un peu.

Le soleil se lève sur la ville, dorant les toits et lavant les trottoirs. Elle marche sans se retourner, un mélange de gratitude et de vertige nouant sa gorge. Elle ne

sait pas encore où aller. Mais elle sait qu'elle doit partir.

Alors elle marche jusqu'à la gare et entre dans la station. Là-bas, les quais sont encore calmes. Quelques voyageurs matinaux traînent des valises, boivent du café dans des gobelets fumants. Charlie reste un moment à observer les panneaux d'affichage. Aucun nom ne lui dit vraiment quelque chose. Juste des directions, des numéros, des promesses de départ. Dans sa poche, trop peu pour partir vraiment mais elle doit tenter. Elle observe l'affichage. Son doigt suit machinalement les destinations.

Elle repère l'une d'entre elles : un village lointain, niché au cœur des terres, presque tout en bas de la liste. Le trajet dure plus de cinq heures. C'est loin, et c'est parfait.

Charlie jette un coup d'œil autour d'elle. Il est encore tôt : peu d'agents, peu de voyageurs. Le quai est ouvert. Le train est là, déjà prêt, vide ou presque. Son cœur bat plus vite. Monter sans billet, c'est risqué.

Elle inspire profondément, regarde encore autour d'elle, puis s'élançe. Profitant d'un moment où un agent détourne la tête, elle se glisse dans le sillage d'une famille chargée de bagages, fondue dans leur mouvement. Elle essaye de rester la plus naturelle possible, puis sans réfléchir plus longtemps, Charlie monte à bord. Discrète, rapide, presque invisible.

Quelques voyageurs sont déjà installés, absorbés par leurs journaux ou assoupis. Personne ne la remarque. Elle choisit une place au fond d'une voiture, près de la fenêtre. Le sac sur les genoux, prête à bondir si besoin. Elle observe le quai désert. Le train attend encore. Tout semble figé, suspendu à quelque chose d'invisible. Rien ne bouge.

Soudain, un frémissement. Une secousse à peine perceptible. Le sol vibre, les vibrations se répandent dans ses jambes. Le wagon s'ébranle, comme si le monde reprenait son souffle. Charlie ne réagit pas. Les rails grincent dans un bruit strident.

Le voyage s'amorce. Les quais gris, les entrepôts, les murs tagués. Les façades écaillées, les toits encore brumeux. Tout s'éloigne graduellement. La ville se dérobe, floue, comme si elle s'effaçait d'elle-même.

Pendant un long moment, elle ne pense à rien. C'est comme si son esprit s'était vidé avec le départ. Son reflet tremble légèrement dans la vitre. Une silhouette pâle, effacée. Puis un éclat. Ses cheveux accrochent encore une fois un rayon de lumière. Sa mère détestait cette couleur. « On ne voit que ça, on ne voit que toi. Apprends à te faire oublier. » Son père, lui, disait que c'était une couleur de coucher de soleil. Une braise.